

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jennifer Tremblay, Alain Poissant, Lynda Dion

Jean-François Crépeau

Number 159, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2015). Review of [Jennifer Tremblay, Alain Poissant, Lynda Dion]. *Lettres québécoises*, (159), 26–27.

☆☆☆ ½

JENNIFER TREMBLAY

Blues nègre dans une chambre rose,

Montréal, VLB, 2015, 160 p., 19,95 \$.

Dévorantes amours

Jadis, le Veau d'or et autres idoles étaient détruits. Encore récemment, on a vu à la télé de tels saccages, certains croyant que les représentations du Divin méritaient d'être réduites en poussière. Pour d'autres, les dieux sont sur la scène, au cinéma ou font de la musique.

Fanny Murray, la narratrice du nouveau roman de Jennifer Tremblay, est tombée, à l'adolescence, sous le charme d'une telle vedette : Bobo Ako. Bluesman au talent planétaire, sa musique nègre interpella la Gaspésienne et l'attira plus tard dans le même univers. Elle choisit la guitare pour faire entendre son talent et les paroles de ses chansons pour exprimer son trop-plein d'émotion.

Un jour, dans un studio montréalais, elle croise son idole, et le feu qu'il avait déjà allumé dans son cœur l'enflamme entièrement. À compter de ce moment-là, Fanny met sa vie en veilleuse et n'existe plus que pour Bobo, dont elle se croit la maîtresse en titre.

Journal d'un anamour

Le récit que propose Jennifer Tremblay réunit trois cahiers que son héroïne a écrits sur sa relation tumultueuse avec le bluesman, alors qu'elle est venue réfléchir sur son histoire d'amour dans le calme de l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac. Pour elle, rien de mieux que d'écrire ou de décrire le tourment qui nous afflige lorsqu'on est aux prises avec un dieu ou un diable.

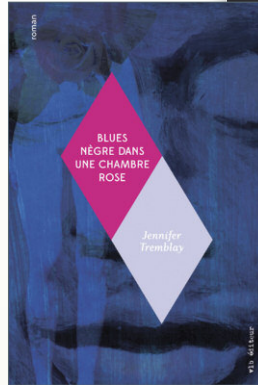
Le nœud du problème, c'est que Fanny s'est enfermée dans un univers de soumission totale dont seul Bobo Ako a la clé. Ce n'est jamais elle qui l'interpelle, sinon par des courriels auxquels il répond rarement. Elle est son *baby* dont il dispose à sa guise. Charmeur et séducteur, il est comme ces marins qui ont des maîtresses dans tous les ports où les voyages les amènent. Mais l'amoureuse feint d'ignorer la situation et s'imaginer qu'un jour il quittera femme, enfants et autres squatteurs de son cœur pour le lui offrir.

Aimer passionnément une idole coûte cher. Fanny le sait, sa vie de femme et de musicienne étant devenue un bateau à la dérive, esclave des vents et des humeurs du temps qui passe. Pour elle, ce sont les caprices de Bobo qui soufflent sur son existence, ou l'aspirent. Les moments choisis de cette relation dont elle dessine des images précises sont dévastateurs. Plus elle en est consciente, plus elle s'enlise. Même son séjour à l'abbaye ne la tire pas d'affaire, malgré qu'« [a]u monastère, au bout de treize journées d'isolement [...], [elle a] reconnu, avoué, accepté, compris [qu'elle] ne pouvait pas continuer comme ça ».

Roadtrip

Son amour-passion pour Bobo est une drogue dure dont elle ne parvient pas à se libérer. Il n'est donc pas étonnant qu'elle croie que « [l]a peau des hommes noirs est naturellement imbibée d'un parfum imaginé par Dieu pour faire basculer la femme blanche ».

La lumière au bout du tunnel lui viendra comme la drogue lui est venue : par le blues. Un jour pourtant Fanny se libère, presque malgré elle, de



JENNIFER TREMBLAY

sa dépendance affective. Cela se produit lorsqu'elle confie quelques chansons à un collègue musicien qui en intéresse Bobo Ako. Ce dernier choisit l'une d'entre elles, ignorant qu'elle en est l'auteure, et il fait de cette mélodie un succès planétaire. Fanny comprend alors que ce n'était pas elle que Bobo aimait, mais que l'admiration qu'elle lui vouait alimentait son narcissisme.

Le roman de Jennifer Tremblay a quelque chose d'un *roadtrip*, réel par le va-et-vient de la relation amoureuse de Fanny et Bobo, fictif par les ouragans d'émotion qui y sont évoqués. C'est, à n'en pas douter, une histoire bien menée du côté de la trame et du tissu littéraire qui en dessine les pourtours. On y croit en comprenant que la passion amoureuse est parfois incommensurable, aussi dévorante que le feu intérieur qu'elle allume.

☆☆☆

ALAIN POISSANT

T'es où, Célestin ?

Montréal, Sémaphore, 2015, 196 p., 20,95 \$.

Au temps des Patriotes

Alain Poissant est de retour à Napierville, son pays d'origine. Il y donne vie à des personnages à l'époque de la rébellion des Patriotes. Roman historique ? Je laisse à d'autres d'en mesurer l'historicité, la vraisemblance me semblant ici une formidable machine à voyager dans le temps.

Le Célestin du titre est un enfant sur qui le destin s'est jeté telle la misère sur le pauvre monde. Son père décède dans la force de l'âge et sa mère ne peut prendre seule la charge de sa nombreuse famille. Célestin, après des années de pérégrinations, rentre au village. Il a les mains vides, mais la ferme intention de s'établir.

Posséder une terre et en tirer sa subsistance et celle de la famille qu'il veut avoir : c'est son but. Le jeune homme rencontre l'énergique Céleste. Fréquentations et fiançailles sont de courte durée avant les épousailles.

Vie de famille

Le couple vit dans la bonne entente, le dur travail de la terre n'effraie ni l'un ni l'autre. Hélas ! ils tardent à avoir des enfants. Un jour, la bonne nouvelle arrive : ils deviennent les parents de Janvier, un garçon qui sera leur fierté. D'autres enfants suivront, une pleine tablée de filles.

Entre-temps, les « English », les maîtres du Bas-Canada, élargissent leur territoire, s'approprient de belles et bonnes terres, et haussent leurs exigences envers les Canayens qui les cultivent. De plus, des loyalistes

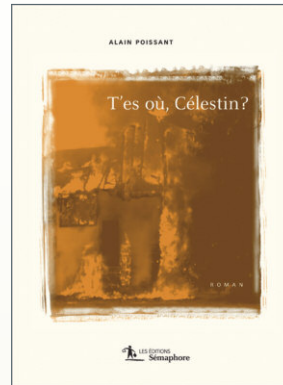
fidèles à l'Angleterre traversent la frontière états-unienne et viennent grossir leurs rangs.

Dans ce climat social malsain, on fomenta la Rébellion de 1837-1838, celle dite des Patriotes. Alain Poissant fait de certains des événements qui y sont reliés le nœud de son histoire. Ainsi, Célestin en est venu à la conclusion que l'avenir de sa famille est menacé par l'impérialisme des conquérants et que se rebeller peut être une solution. Avec quelques villageois, ils tentent des coups d'éclat. S'ils réussissent un vol d'armes au fort Saint-Jean, le corps à corps avec les soldats ennemis est un échec.

La condamnation

Les vainqueurs sont sans ménagement, ils détruisent tout sur leur passage. Célestin et ses compagnons sont pourchassés, faits prisonniers, puis envoyés en Australie. Ils y mènent une existence de bagnards à qui rien n'est permis jusqu'au jour où Victoria, reine d'Angleterre et de ses colonies, les gracie. Mais il est trop tard.

À Napierville, l'après-Rébellion est difficile pour tous. Céleste n'a plus de maison ni de terre, mais toujours des bouches à nourrir. Même jeunes, ses enfants la secondent. Elle parvient malgré tout à louer une maisonnette et un lopin de terre, à élever des volailles et à mettre un bœuf au champ.



ALAIN POISSANT

L'action du récit alterne alors entre la vie de Célestin et celle de Céleste, entre une misère presque banale et une question de survie. Célestin ne reviendra jamais sinon dans le rêve désespérant des siens et Céleste s'égarera en vains espoirs. Seuls les enfants parviendront à se tailler une place au soleil, entre autres en apprenant à lire et à écrire.

Humain, trop humain : c'est, il me semble, le motif sur lequel le romancier a tissé cette histoire de famille qui est aussi celle d'une communauté profondément blessée.



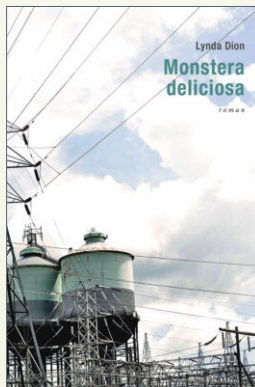
LYNDA DION

Monstera deliciosa

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2015, 148 p., 17,95 \$ (papier), 12,95 \$ (numérique).

La ligne de fracture

Lynda Dion est de cette génération d'auteurs dont on dit qu'ils retiennent l'attention grâce à la modernité des sujets abordés. Ce fut le cas de *La dévorante* (2011) et de *La maîtresse* (2013), romans parus dans la collection « Hamac » (Septentrion). Qu'en est-il de son troisième projet ?



LYNDA DION

tendant aimait, ou ce voyage dont elle s'est sentie exclue par la présence du père de son compagnon.

Mal-être ou non-être

Et le « monstera » ? Il est l'image du mal-être existentiel de la femme, cette prison intérieure dans laquelle sa relation amoureuse l'a enfermée. Elle a un jour confié cette plante à sa fille et, lorsqu'elle l'a récupérée, il lui a fallu couper ses lianes si enchevêtrées qu'il était impossible de les démêler.

Le récit a du rythme avec sa trame en cinq mouvements, chacun marquant une étape de la rupture du couple : consentir, survivre, croître, dire et recommencer. La prose narrative est composée d'une accumulation d'ellipses formées de très brefs paragraphes — deux ou trois phrases, voire une seule affirmation. Ici et là, le personnage principal réfléchit ou commente les événements, comme si ses monologues, en italiques, contraient la morosité de cette « chronique d'une rupture annoncée ». On comprend alors que l'héroïne n'avait et n'a toujours qu'un but : ne pas vivre seule.

Malgré les ennuis causés par cette rupture, elle retombe rapidement dans les mêmes ornières en consultant un site de rencontres à la recherche d'un homme identique à celui qu'elle vient de congédier. C'est, en quelque sorte, de l'acharnement thérapeutique pour contrer le spleen qu'engendre la solitude, illusion ou panacée à l'ennui.

Déjà, le titre aiguille notre lecture. En effet, le « monstera » est une plante constituée de lianes robustes et de racines aériennes. Elle évoque ici l'image descriptive d'une certaine jungle domestique.

L'histoire racontée est celle d'une femme d'une cinquantaine d'années aux prises avec l'échec d'une énième relation amoureuse qu'elle ajoute presque malgré elle.

Il y a d'abord les émotions à fleur de peau jusqu'au départ du conjoint. Pour l'héroïne, cela se traduit par un repli sur soi jusqu'à l'isolement dans un coin de la maison, loin de l'amoureux déchu. La solitude retrouvée, elle se réconcilie avec elle-même et se remet à écrire.

Le narrateur insiste sur le manque de tendresse du compagnon, une tare appréhendée que l'héroïne croyait pouvoir guérir.

Puis, c'est l'explosion des récriminations trop longtemps latentes. Par exemple, celles relatives aux choses matérielles comme l'achat d'une maison commune et le déménagement d'un appartement que le pré-